CHAPITRE NEUVIÈME

DERNIÈRES ANNÉES

Monsieur Bridet, nous l'avons dit, était puissamment constitué et la régularité sévère de sa vie quotidienne avait encore augmenté son endurance ; d'ailleurs, il ne voulait pas de ces mortifications indiscrètes qui affaiblissent le corps et le rendent inhabile à l'accomplissement des devoirs d'état; à la différence de certains directeurs, ce qu'il défendait aux autres, il se le défendait aussi, par conscience.

Jusqu'en 1899, malgré des fatigues passagères, M. le curé donna tous les signes d'une nature forte et vigoureuse. Sa mémoire restait vive, tous ses sens gardaient leur acuité, ses membres avaient une souplesse qui étonnait. A le voir, on l'eût dit dans la force de l'âge. Toutefois ce n'est pas impunément qu'on use et qu'on abuse de ses forces. Travailler sans répit, vivre de soucis et de peines, avoir continuellement présente à l'esprit, malgré sa foi, l'obsédante préoccupation du lendemain, il y a là plus qu'il n'en faut pour ruiner un robuste tempérament. Quand vinrent s'ajouter à ces journalières sollicitudes les embarras de la construction d'une église, on vit progressivement la fatigue se peindre sur cet énergique visage. Le corps surmené refusait parfois ses services à l'esprit et la volonté ne parvenait pas, quoiqu'elle se raidît, à se faire obéir comme jadis. Le mal se manifesta, pour la première

fois d'une manière inquiétante, au mois de décembre 1899. Une personne charitable avait fait espérer à M. Bridet, pour la fête de l'Immaculée-Conception, une somme relativement considérable; il avait pris avec ses entrepreneurs des engagements en conséquence. Le 8 décembre vint et passa sans qu'on parût se souvenir du bienfait annoncé. M. le curé se résolut à tenter une timide démarche ; on l'accueille froidement et sa demande n'est pas formulée qu'on lui répond : « M. le curé, quand on a hérité d'un million, on ne quête pas ! » On pense l'effet que produisit ce reproche brusque et inattendu. M. le curé fatigué déjà peut-être, rentra et dut garder la chambre. — Ce ne fut pas la seule fois que des personnes mal intentionnées ou, du moins, bien légères se firent, au détriment des œuvres de la pauvre paroisse, les colporteurs de bruits pareils.

Depuis, chaque hiver, il serait plus vrai de dire, presque chaque fois qu'il éprouva une vive contariété ou quelque douloureuse émotion, M. Bridet se vit menacé de congestions cérébrales de plus en plus sérieuses. De violents maux d'estomac commencèrent à le faire souffrir à peu près continuellement. Aux moments des crises plus aiguës, de désolantes pensées et de sombres pressentiments envahissaient son âme ; il y résistait de toute l'ardeur de sa volonté soumise à Dieu, mais, à la manière dont il en parlait ensuite, on sentait que l'épreuve était terrible. « Faites-moi une exhortation à la confiance en Dieu», disait-il un jour, à un bon ami qui était venu le voir à une de ces heures critiques. Celui-ci se dérobait. « Non, reprit le malade, j'en ai grand besoin, » et quand ce cher confrère lui eut rappelé quelques bonnes et fortifiantes pensées, il le remercia avec effusion. « Oh ! vous m'avez fait du bien ! répétait-il en lui serrant les mains. »

Vers la fin de l'année 1900, il perdit un de ses frères, puis, quelques mois après, un second et une de ses petites-nièces ; ces coups répétés l'affectèrent profondément : sa douleur, silencieuse comme celle des forts, ne se traduisait que par ces mots : « Mon Dieu, mon Dieu ! » mais ses yeux pleins de larmes disaient assez l'intime déchirement de son cœur.

M. le curé ne voulait faire aucune concession à l'âge et aux exigences d'une santé qui se débilitait. A ceux qui le pressaient de quitter quelques soucis, tels que ceux de l'organisation des pèlerinages à Lourdes, il répondait qu'il se sentait encore des forces et qu'il fallait bien peiner ici-bas, si on voulait se reposer au ciel.

Le matin de la Toussaint, 1901, on le trouva sous le coup d'une congestion qu'il fut assez facile de conjurer, mais bientôt

l'accident se renouvela et d'une manière si sérieuse qu'une nuit on crut le perdre. Des conseils autorisés et les instances de ses plus dévoués amis, le décidèrent à aller chercher sous un ciel plus clément le repos et la paix. M. le supérieur général de Saint-Sulpice lui offrait la villa Henri-Joseph à Hyères, où il serait entouré de prévenances et d'affectueuse sympathie. Le voyage s'effectua sans trop de fatigue, mais la première nuit fut très douloureuse : crises d'estomac, étouffements, idées noires, tout se trouvait réuni et semblait vouloir l'accabler ; cependant, sous la bienfaisante influence du soleil de la Côte d'Azur, le calme revint insensiblement, et, durant un mois, il se sentit revivre au milieu des bons soins de M. Roc, supérieur de la maison, et des attentions des jeunes séminaristes malades habitant la villa. On eût voulu le retenir davantage, mais le temps lui durait. « Croyez-vous, disait-il, que je sois tranquille ici, quand je sais que tels et tels de mes entrepreneurs souffrent du retard de mes paiements ! » Il revint donc, vers la fin de décembre, et dès le lendemain il reprenait sa fatigante vie.

Au milieu de ces tristesses prit place un événement qui, en d'autres circonstances, eût été pour la paroisse entière une fête de famille. Son Eminence le Cardinal Coullié célébrait, le 19 novembre, le vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale ; à cette occasion, Son Eminence nomma M. Bridet chanoine honoraire de la Primatiale. Malade, celui-ci n'était point présent à la réunion où cette nomination fut proclamée ; il en reçut la nouvelle officielle par cette délicate et paternelle lettre :

Cher Monsieur le Curé,

Je suis heureux de satisfaire un désir nourri depuis longtemps par mon affection pour vous, en vous nommant chanoine de la Prima-

tiale. Les applaudissements qui ont accueilli cette nouvelle dans la réunion sacerdotale, m'ont prouvé que nous avions fait une bonne action.

Priez pour le pauvre jubilaire qui vous redit son respectueux et paternel dévouement.

† Pierre, Cardinal Coullié,
archevêque de Lyon.

M. Bridet fut sensible à cette bienveillante attention du vénéré Cardinal dont il était le fils très aimant, mais on n'en put pas jouir autour de lui; son départ pour le midi fit presque oublier la nomination, et obligea d'abandonner tous les préparatifs de la fête.

Plus que jamais, la question financière paraissait difficile à résoudre, au Saint-Sacrement; les diverses œuvres se nuisaient les unes aux autres; il nous souvient d'avoir vu, vers ce temps, M. le curé dans la pénurie la plus complète. Tant d'argent avait passé par ses mains, durant

un quart de siècle, qu'il eût dû, ce semble, prendre l'habitude de ce singulier dénûment et ne s'en point trop inquiéter. Mais, il ne s'habituait pas à la pensée de faire souffrir les autres et, l'âge aidant, ces moments lui devenaient extrêmement pénibles : ils n'ébranlaient certes pas sa confiance, elle reposait sur de trop solides bases, mais, au fond de son âme, que d'anxiétés, que de cruelles angoisses !

Il cachait néanmoins, autant qu'il le pouvait, ces préoccupations troublantes; ses collaborateurs et tous ceux qui l'approchaient de plus près remarquaient même ce phénomène, bien souvent signalé dans la vie des amis de Dieu, M. Bridet devenait plus doux, plus confiant; il semblait avoir besoin de plus d'affection et vouloir en répandre davantage autour de lui. L'expression de son visage, autrefois si énergique et si intimidante, n'était plus guère que bonne et paternelle, légèrement voilée

seulement par les signes d'une lassitude qu'il ne pouvait dissimuler.

Toute sa vie, il avait extérieurement paru peu sensible; il l'était cependant : cette maîtrise de son émotion était chez lui le résultat d'efforts continuels de volonté. Les dernières années, il n'avait plus la force de dominer cette sensibilité; aussi ne pouvait-on lui parler d'une infortune, d'une offense envers Dieu ou d'une faveur céleste sans que de grosses larmes vinssent rouler silencieusement sur ses joues. L'émotion l'arrêtait, à l'autel, au cours des prières, et les assistants étaient vivement impressionnés à la vue de tant de piété et d'une si grande foi.

A certaines heures, quand la fatigue l'anéantissait, M. Bridet songeait au devoir du repos; il écoutait et approuvait le conseil amical d'un médecin dévoué qui voulait le soustraire durant quelque temps à ses écrasantes occupations; mais, dès

qu'il retrouvait un peu de vie, il reprenait les unes après les autres les concessions qu'il avait faites. Se reposer, il lui semblait qu'il ne le pouvait pas ! L'habitude du travail crée comme un besoin de nature et lorsqu'on s'est accoutumé à tout faire par soi-même, on ne voit pas le moyen de laisser à d'autres l'œuvre commencée; illusion sans doute, illusion préjudiciable même à plusieurs points de vue, mais illusion qui n'est pas sans apparence de fondements et par là même, excusable. M. Bridet devait en être victime. Sans tenir compte des respectueuses remontrances de ceux qui voyaient mieux que lui son état, il voulut, en 1903, diriger encore l'organisation du pèlerinage de Lourdes. Ses forces le trahirent. Quinze jours avant le départ, une enflure inquiétante des jambes et une prostration complète l'obligèrent à remettre entièrement le fatigant travail à ses aides. Deux médecins consultés le condamnèrent

à un repos absolu et à un sévère régime; tous deux jugeaient imprudent un déplacement tel que celui d'un voyage à Lourdes. L'arrêt de la science ne tint pas devant la foi du prêtre qui, depuis 20 ans, menait au pied de la Grotte miraculeuse des centaines de malades, dont plusieurs aussi étaient absolument condamnés; M. le curé partit pour Lourdes comme Directeur encore, mais surtout comme malade. L'admirable dévouement de ses auxiliaires ne lui laissa d'autre soin que celui de jouir de l'ordre et de l'excellent esprit qui régnèrent partout. Au lieu de le fatiguer le voyage le soulagea momentanément, toute l'enflure des jambes diparut.

Au retour, M. le curé tint sa promesse d'aller demander à l'air natal les forces qui étaient bien lentes à revenir. Pendant un mois, il revécut à Saint-Georges sa vie d'autrefois; il revit, avec ce plaisir particulier qu'y trouvent les vieillards, les lieux pleins

des souvenirs de sa jeunesse, les horizons connus, l'église de sa première communion et de ses premières messes, les vieux amis fiers de se retrouver à l'aise avec ce prêtre vénérable comme avec le petit Pierre, aux jours lointains de leur commune enfance. Les soins dévoués et affectueux dont il fut l'objet, la paix et le calme qui de la nature passent insensiblement dans l'âme et dans les sens, produisirent une notable amélioration dans son état général. On put, un instant, reprendre quelque espoir; et chacun lui conseillait de prolonger son séjour, mais tant d'affaires l'attendaient ; son église, dont il voulait faire reprendre les travaux, ses écoles à réorganiser, des réparations importantes à surveiller ! Dès la dernière semaine de Juillet, il était de retour avec une vague résolution de se ménager, et même de reprendre bientôt quelques jours de repos, à l'époque des vendanges.

C'était, non pas un « au revoir », mais un définitif « adieu » qu'il avait dit à Saint-Georges et aux siens. Le mois d'Août fut excessivement chaud ; cette température torride de jour et de nuit, pénible pour tous, devait inévitablement achever la ruine d'une santé déjà toute délabrée. « J'ai grand besoin qu'on prie pour moi, disait M. le curé quand on prenait de ses nouvelles, afin que le Bon Dieu me vienne en aide. » Il était facile de se rendre compte qu'il disait vrai à l'abattement qui souvent le rendait impuissant, à sa mémoire de plus en plus infidèle, à son regard qui prenait parfois un air vague et effaré.

Le vendredi, 4 septembre après midi, il monta au grand séminaire, selon son habitude de tous les quinze jours, il vit M. le supérieur, se confessa et dans une conversation vivante et animée lui redit encore ses projets d'avenir.

Rentré à la cure, il fit vers 7 heures sa visite ordinaire au Très-Saint-Sacrement, et se rendit à sa chambre après un cordial bonsoir à tous ceux qu'il rencontra..... Le lendemain matin, à 5 heures, la domestique qui, depuis 25 ans, le servait avec un dévoûment dont on ne trouve plus guère d'exemples, vint, comme tous les jours depuis qu'il était souffrant, voir s'il n'avait besoin d'aucun soin. Elle frappe... elle frappe plus fort..., point de réponse. Prise subitement d'une appréhension terrible, elle ouvre tremblante... M. Bridet était sur son lit, raide déjà et glacé par la mort; sur sa figure calme les paupières étaient closes ; seul, un peu de sang sur les lèvres entr'ouvertes et une teinte violette qui du cou s'étendait insensiblement sur les joues, indiquait qu'une suprême congestion avait terrassé, cette fois, la victime que depuis longtemps elle guettait.

M. Bridet était mort à la peine, comme le dit le vénéré cardinal-archevêque en apprenant cette triste nouvelle; il était mort comme envient de mourir les braves, sans souffrir ces mutilations successives par lesquelles la mort ruine, une à une, nos puissances, mort au champ d'honneur, subitement, mais non sans s'y être dès longtemps préparé. Dieu, dans sa miséricorde, n'avait pas voulu lui imposer la vue douloureusement crucifiante de ses œuvres restant inachevées et le sacrifice héroïque de ses plus chères espérances ici-bas.

L'annonce du malheur qui frappait la paroisse du Très-Saint-Sacrement se répandit avec rapidité. On n'y voulait point croire; tant de personnes avaient vu la veille M. le Curé se rendant en ville d'un pas lent, mais encore ferme. « Le père Bridet est mort » se disait-on dans le peuple; et, si parmi les souvenirs qui se réveillaient alors, il y avait celui de quelques vivacités, nombreux

étaient, et de nature à compenser les autres, ceux de son dévoument et de sa charité. On le vit bien le lendemain, quand des sanglots étouffés et des larmes accueillirent la lecture de ces lignes si humbles du testament spirituel de M. le Curé.

Mes derniers sentiments
et mes dernières volontés

« Je conjure Dieu, mon Père, au nom de son cher Fils mort pour moi, de vouloir bien m'accorder, miséricordieusement, le pardon et la réparation de tous les péchés et de tous les maux que j'ai faits durant ma vie entière.

« Je demande humblement pardon à mes paroissiens, à mes vicaires, et à tous ceux que j'ai offensés de toutes les peines et de tous les torts que j'aurais pu leur faire.

« Je supplie mes paroissiens et tous mes amis de prier beaucoup pour moi. J'implore surtout des communions et des souvenirs au Sacrifice divin.

« Je recommande — et au besoin j'ordonne — qu'il n'y ait point de couronne sur ma bière,

ni sur ma tombe. La mort est une expiation; et je veux cette expiation. Or l'expiation exclut la couronne. La mort est suivie du jugement, or, pour ce jugement, il ne faut que des prières... »

Le samedi, le dimanche et le lundi matin une foule considérable défila devant les restes mortels du pasteur regretté. Les funérailles eurent lieu le 7; Son Eminence le Cardinal Coullié, assisté de deux vicaires généraux, et entouré de quinze chanoines et de plus de cent prêtres voulut lui-même les présider et apporter un dernier hommage aux vertus et au dévoûment du prêtre qu'il avait toujours hautement estimé. Le concours de peuple fut immense; les rues qui avoisinent l'église étaient remplies d'une foule curieusement mélangée, mais on était surpris de son attitude respectueuse, de l'espèce d'émotion qui passait sur elle et des sympathiques regards qui suivaient ce modeste cercueil où reposait la dépouille

mortelle du « père Bridet ». A l'intérieur de la pauvre église tendue de noir, l'assistance était en rangs pressés. Après l'absoute donnée par Son Eminence, le cortège se dirigea, en passant devant l'église de l'Immaculée-Conception et celle de Saint-Nizier, où M. Bridet avait été vicaire, vers le cimetière des prêtres à Loyasse; c'est là que repose dans la paix du Seigneur, en attendant la résurrection glorieuse, le bon Serviteur à qui le Sauveur a pu dire : «Le temps de l'épreuve est passé, vous avez été fidèle, entrez dans la joie de votre Maître ! »

TABLE

I	Enfance, première éducation . .	1
II	Grand Séminaire.	25
III	Vicariat	43
IV	La paroisse du Très Saint-Sacrement.	61
V	L'Ecole Apostolique	83
VI	Les Pèlerinages à N.-D. de Lourdes	101
VII	La Nouvelle Eglise.	121
VIII	Caractère et vie intime.	141
IX	Dernières années	159

Belley — Imprimerie Louis Chaduc. — 3566.